

BANDE À PART FILMS ET ALTER EGO PRODUCTION PRÉSENTENT

CASCADEUSES

UN FILM DE
ELENA AVDIJA



DURÉE 84 MINUTES

LANGUES FRANÇAIS, ANGLAIS, SUISSE ALLEMAND

FORMAT 2.00 :1

VITESSE 25 I/S

SON 5.1

RÉALISATION ELENA AVDIJA PRODUCTION BANDE À PART FILMS – AGNIESZKA RAMU, MARIE-LOU PAHUD ET URSULA MEIER ET ALTER EGO PRODUCTION – CÉCILE LESTRADE ET ÉLISE HUG IMAGE AUGUSTIN LOSSERAND SON NICOLAS JOLY, ELTON RABINEAU, THERESA RADKA MONTAGE MYRIAM RACHMUTH ASSISTANTES DE RÉALISATION ELISA GÓMEZ ALVAREZ, MARION POISSONNEAU MONTAGE SON ET MIXAGE ÉTIENNE CURCHOD ÉTALONNAGE PATRICK LINDENMAIER MUSIQUE ORIGINALE MARZELLA – ELLA MALHERBE ET MARZIA CELII DISTRIBUTION CH BANDE À PART DISTRIBUTION VENTES INTERNATIONALES STEPHAN RIGUET – ANDANA FILMS



PRESSE **Adrienne Bovet** adrienne.bovet@bandeapartfilms.com +41 21 311 90 34



SYNOPSIS

Virginie, Petra et Estelle sont cascadeuses. Elles mettent leur corps en danger au service de l'imaginaire violent d'un cinéma qui n'épargne pas les femmes.

Virginie est l'une des premières Françaises à être devenue cascadeuse, il y a plus de vingt-cinq ans. Dans le cadre de son travail, elle est morte des centaines de fois et de toutes les manières possibles. Professionnelle établie, Virginie cherche aujourd'hui à s'imposer dans le monde très masculin de la coordination de cascades. Elle est la première femme régleuse en Europe.

Suisse d'origine, Petra vit à Hollywood depuis plus de vingt ans. Affaiblie par les multiples blessures qu'elle a encaissées au long de son parcours, Petra cherche une manière de poursuivre son parcours tout en préservant son corps. Elle avance sur le fil du rêve hollywoodien, et se concentre sur sa reconversion vers le métier d'actrice.

Estelle quitte sa carrière d'ingénieure agronome pour se former dans un campus dédié à l'apprentissage des cascades, dans le Nord de la France. Estelle et ses copines ont des étoiles dans les yeux: elles vont jouer des héroïnes et se battre comme des lionnes. La réalité des rôles qu'elles vont devoir interpréter va finir par les rattraper...

Cascadeuses propose de tourner la caméra vers ces figures de l'ombre qui jouent à être frappées, tuées ou violées pour les besoins d'un scénario. Le film interroge notre rapport à la représentation de la violence sexiste au cinéma et à la télévision. En s'éloignant du plateau pour entrer dans la vie privée de ces trois protagonistes, il dédramatise le spectaculaire pour devenir un film d'action de l'intime.





Entretien avec Elena Avdija

PAR PASCALINE SORDET

Comment avez-vous découvert le métier de cascadeuse ?

Tout est parti d'un projet de fin d'étude lors de mon master en création documentaire à l'INA à Paris. J'ai toujours eu un intérêt pour les questions de genre, déjà bien avant ce projet, mélangé à une fascination pour les coulisses du cinéma. Avec ma collègue de l'époque, Jeanne Lorrain, on regardait des cascades au cinéma et on s'est demandé quelle était la réalité de ce métier, qui avait l'air d'être surtout masculin. On ne connaissait personne qui l'exerçait, mais on a rapidement été mises sur la piste de Virginie Arnaud, qui est LA cascadeuse française et qui nous a raconté son histoire.

Mais le film n'est pas juste un portrait professionnel. Il y a un enjeu de genre au-delà de la représentativité professionnelle : la représentation des femmes à l'écran. Virginie était consciente de doubler beaucoup des comédiennes victimes de violence. On parle beaucoup de la parole des femmes dans le cinéma, de la manière dont elle est distribuée, avec le test de Bechdel par exemple. Mais comment la violence est distribuée, ça, on a peu l'habitude de le considérer. C'est ce qu'explore le film.

Qu'est-ce qui vous a touchée chez Virginie ?

Ses stratégies de survie. Je sens qu'elle a tout le temps recours à la diplomatie, à l'humour, elle ménage les gens autour d'elle.

Une attitude que partagent beaucoup de femmes dans des mondes d'hommes : ne jamais se prendre la tête, rire aux remarques sexistes, désamorcer. On a passé plusieurs semaines avec elle sans filmer, et on a vu régulièrement des scènes où il était difficile de distinguer le jeu du harcèlement. Et puis Virginie c'est quelqu'un qui a fait sa place toute seule, personne ne la lui a donnée.

Et Petra, la seconde protagoniste, pourquoi l'avoir choisie ?

La RTS avait réalisé un reportage sur les Suisses à Los Angeles et elle en faisait partie. Petra est un peu l'inverse de Virginie, qui est vraiment une technicienne de l'ombre. Elle est en recherche de sa place dans l'univers. Elle vient d'une famille suisse-allemande, elle était la seule enfant métisse de son village, elle est partie aux États-Unis pour trouver sa place. Elle se lance toujours dans une nouvelle quête, d'abord le cirque, puis la cascade, maintenant la comédie. Son ambivalence, ses hésitations, me touchent. Sa recherche de lumière et de reconnaissance est liée à son être intime.

Vous avez trois personnages principaux, et de nombreux personnages secondaires. Était-ce important que les cascadeuses soient plusieurs ?

Une histoire, c'est un portrait, trois histoires, c'est l'histoire de toutes. On trouvait dur que Virginie porte seule toutes les

questions liées aux enjeux de genre. On voulait des perspectives différentes. En plus d'elle et Petra, on a donc cherché une cascadeuse plus jeune, encore dans le cocon de l'école. Protégée, mais qui s'apprête à travailler. Trouver Estelle a été un long processus de rencontres, comme un casting.

À quel point la question du genre était une problématique présente chez les protagonistes ?

Ce ne sont pas des féministes, ni des militantes. Elles sont dans le faire. Il y avait un équilibre à trouver entre ma grille de lecture, très documentée, très théorique, et leur réalité. Tout en respectant leur parole ! Je n'allais pas encore les déposséder de leur image, alors qu'on les dépossède déjà de leur corps, en les faisant chuter nues et sans protection, parce que les nuisettes et les jupes courtes sont plus sexy que les pantalons.

Est-ce que votre travail sur le film a fait bouger leurs positions ?

Virginie a beaucoup évolué ces dix dernières années. Elle avait la pratique, moi la théorie, on s'est retrouvées à mi-chemin. Estelle, elle, elle s'en fiche, elle n'a pas du tout cette grille de lecture et elle le dit ! J'ai travaillé avec les personnages secondaires, qui la confrontent à ces questions : sa collègue Marie qui a eu un enfant tout en travaillant ou la jeune cascadeuse qui raconte qu'elle n'arrive plus à travailler depuis qu'elle a été elle-même victime de violences conjugales.

Qu'est-ce que vous a marquée durant ces mois de tournage ?

J'ai parlé avec beaucoup de femmes qui avaient subi des violences sexistes et sexuelles. À la fin du tournage, on ne parlait presque plus que de ça et c'était extrêmement éprouvant de baigner dans ces témoignages et de toucher du doigt à quel point les femmes autour de moi ont vécu ça.

Avez-vous fait un film militant ?

Engagé, oui. Je ne vois pas pourquoi ne pas le faire. Pour moi, il n'y a pas de différence entre faire de l'art et faire de la politique.

Sur une note plus légère, avez-vous essayé de faire des cascades ?

J'ai sauté du premier étage de la tour qu'on voit à la fin du documentaire, d'une hauteur de 4 mètres. J'avais très, très peur, mais je n'avais pas le choix. Cela dit, j'aimerais essayer les dérapages en voiture auxquels Petra se forme.

Avez-vous envie de continuer à travailler sur la cascade ?

Je me suis souvent demandé: est-ce que ce sujet aurait été mieux traité en fiction ? Parce que j'aurais pu montrer plus de

choses. Donc mon rêve serait maintenant de travailler avec ces cascadeuses, d'utiliser leurs compétences au service de récits et de personnages féminins qui ne sont pas tout le temps en train de se faire taper dessus, étrangler, pendre, renverser par des voitures. Je voudrais utiliser leur savoir-faire pour raconter des histoires de femmes puissantes.

Quelle cascade auriez-vous envie de leur écrire ?

Des cascades de super-héroïnes, qui cassent les lois de la physique, où elles volent ! J'ai constaté que les hommes font bien plus de cascades irréalistes, du type super-pouvoirs, alors que les femmes sont cantonnées à des cascades réalistes. Et plus elles sont dures et violentes, plus on aime. C'est ça que j'aimerais inverser.

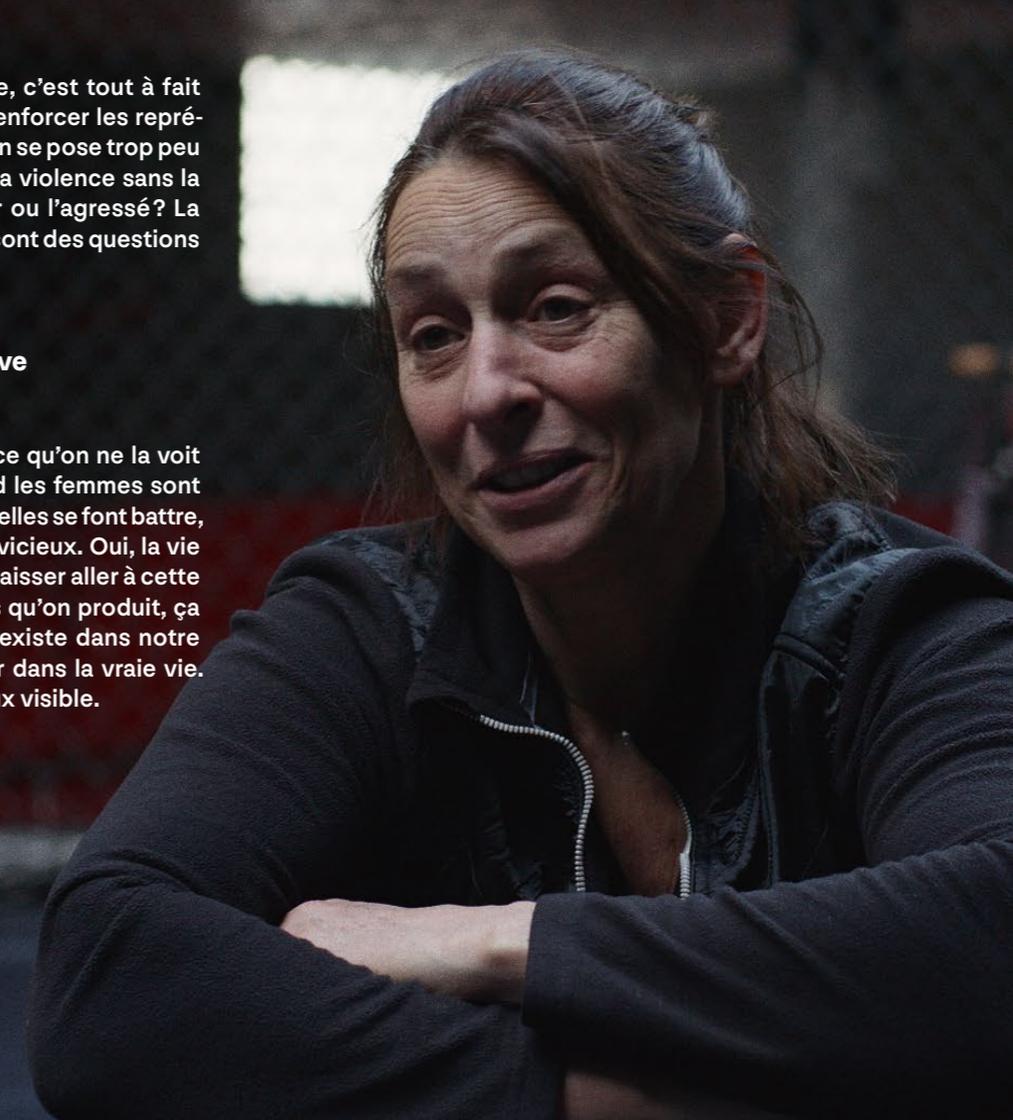
Est-ce à dire que le cinéma a un problème d'écriture ?

Oui, mais pas seulement. À chaque étape, il y a un souci de représentation de la violence, et les cascadeuses sont en bout de la chaîne. Il y a toutes sortes de variables pour rendre un produit audiovisuel plus sexy, et c'est au détriment des femmes: le cadavre est une jeune femme, on ne pense jamais à la cascade au moment de choisir un costume... Or, ces scènes naissent d'un imaginaire violent qui est un imaginaire d'hommes et qu'on partage aussi en tant que femmes. Ce n'est donc pas étonnant qu'on ait un problème d'écriture.

Ce n'est pas de la méchanceté volontaire, c'est tout à fait inconscient, mais de fait, ça contribue à renforcer les représentations des femmes comme victimes. On se pose trop peu de questions du type: comment montrer la violence sans la rendre excitante ? Cadre-t-on l'agresseur ou l'agressé ? La violence peut-elle rester hors champ ? Ce sont des questions autant esthétiques que politiques.

Nous aurions une fascination collective pour la violence ?

On est tellement habitués à voir la violence qu'on ne la voit plus dans les films, dans les séries. Quand les femmes sont impliquées dans ces scènes, c'est parce qu'elles se font battre, violer, kidnapper. Et donc, c'est un cercle vicieux. Oui, la vie est plus violente pour les femmes, mais se laisser aller à cette fascination pour la violence dans les films qu'on produit, ça laisse beaucoup de place à la violence sexiste dans notre imaginaire, ce qui contribue à la banaliser dans la vraie vie. Mon film cherche à rendre ce cercle vicieux visible.





BIOGRAPHIE

Elena Avdija

Née en 1987, Elena Avdija est diplômée en sociologie de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris.

Après un master de réalisation documentaire à l'INA, elle travaille en tant qu'assistante de réalisation, développant des scénarios de documentaires historiques, notamment pour Point du Jour et Arte à Paris.

À son retour en Suisse, elle se spécialise dans le casting de figuration et petits rôles pour des séries et des longs métrages de fiction. Cette partie de son travail précise son intérêt pour les métiers qui évoluent à l'ombre de l'industrie du cinéma.

Elena a également produit et réalisé deux courts métrages documentaires, *D'ici ou de là-bas?* (2013) et *Option: théâtre!* (2017). *Cascadeuses* est son premier long métrage documentaire.



WWW.BANDEAPARTFILMS.COM

WWW.ALTEREGO-PRODUCTION.COM